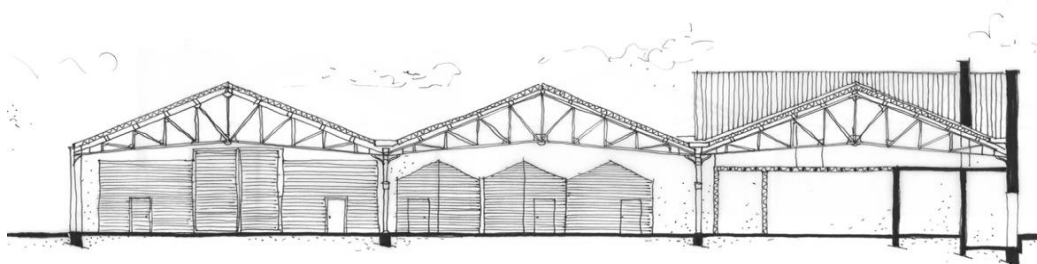


# FICHE PÉDAGOGIQUE

La Minoterie - Création jeune public et éducation artistique  
75 avenue J. Jaurès  
21000 Dijon  
Tél : 03 80 48 03 22  
mail : [accueil.laminoterie@gmail.com](mailto:accueil.laminoterie@gmail.com)  
site : [www.laminoterie-jeunepublic.com](http://www.laminoterie-jeunepublic.com)



# LA MINOTERIE

création jeune public et éducation artistique



réalisée par Cécile Duborgel, Service éducatif  
[Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr](mailto:Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr)

## LE BRUIT DES OS QUI CRAQUENT

de Suzanne Lebeau

### PETIT GLOSSAIRE POUR GRANDES QUESTIONS

#### ECRIRE

Parce que les mots parlés sont « trop près de la haine et de la vengeance », écrire est une **nécessité**. Mettre en mots c'est mettre à distance, et ne plus mettre en gestes. C'est **lutter** autrement, et contre d'autres ennemis – l'oubli, l'indifférence : le cahier d'Elikia est pour elle une nouvelle arme. « Le jour où elle a remis son arme elle a demandé un cahier », confie d'ailleurs l'infirmière. Elikia écrit contre la violence, et pour que ses « souvenirs soient utiles ».

Pour S. Lebeau, l'écriture se doit de « dire le monde, tel qu'il est, jusque dans ses retranchements les moins glorieux ».

#### SAVOIR/ IGNORER

Primo Levi écrivait « S'il est impossible de comprendre il est impératif de savoir ». Suzanne Lebeau choisit de faire figurer cette phrase en amont de son texte : phrase dont l'écho est évident dans les paroles d'Elikia qui répète « On doit savoir. Ils doivent **savoir**... ».

Est-ce un devoir moral de savoir ? Est-il *toujours* préférable de savoir ? Ne préférerait-on pas parfois **ignorer** ? Lorsque Elikia apprend à Joseph que le salaire des soldats vient de la drogue et de la vente d'armes, celui-ci préférerait évidemment qu'elle se taise (« Tais-toi je ne veux plus t'entendre »). Pourtant si l'ignorance protège, n'est-elle pas dangereuse ?

#### CREER / DETRUIRE

En parallèle du cahier d'Elikia qui dit la violence, la souffrance, l'humiliation, qui met en mots une enfance saccagée, on entend par bribes un récit de la Création, celui que le père d'Elikia faisait à sa fille (et Elikia à son tour à Joseph) : ce récit est comme un **double inversé** du carnet noir, qui donne l'**espoir** – que (par les mots notamment) les hommes puissent **construire**, et pas seulement **détruire**. Quand Elikia évoque le jour où elle racontera « l'histoire jusqu'à la fin », on l'imagine comme le premier jour d'une nouvelle vie, le signe qu'elle serait sinon guérie de ses blessures du moins capable de se reconstruire malgré elles. Raconter la création, c'est employer des mots qui édifient un monde (plutôt que des mots qui condamnent ou qui souillent). Et comme si le langage était performatif, pouvoir rassurer, et non plus dénoncer ou inquiéter (« Le rythme de l'histoire me rassurait »). Si Elikia signifie « espérance », n'est-ce pas le signe que le salut passe par les mots ?

## L'AUTRE

### UN AUTRE QUE MOI

Le texte de S. Lebeau est un texte **tragique**, qui inquiète et perturbe notre vision de l'humanité. On y voit en effet que l'homme peut être un « **loup pour l'homme** », et manifester les pires **pulsions** destructrices envers son prochain. Cela peut faire écho à la vision de **Freud** qui dans *Malaise dans la civilisation* écrit que si la civilisation doit faire tant d'efforts c'est parce que l'homme « n'est pas cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on nous dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être qui au contraire doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. (...) L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. ». La culture est donc une vaste entreprise de répression des pulsions.

Dans le texte de S. Lebeau on voit l'homme tuer l'homme, l'humilier, le torturer (couper la main de celui qui veut « prendre son destin en main »), le priver de sa liberté, de sa dignité, de son humanité (« Tu es à moi sale petite chose »; « j'appartenais au chef »).

L'autre pourtant n'est pas *seulement* dans ce texte l'ennemi, ou celui qui détruit : il est aussi (lueur d'espoir) un possible frère.

### UN AUTRE MOI-MEME

Car l'autre c'est aussi celui qui me **ressemble**, et peut être pour moi un **miroir**. Nous sommes reliés par une commune humanité, nous partageons les mêmes peurs (« J'ai regardé le petit dans les yeux (...) J'ai vu comme dans un miroir la peur que j'avais quand je suis arrivée »), et les mêmes besoins affectifs (« Toute seule j'ai trop peur »). C'est pourquoi si les rapports restent durs, la possibilité demeure (et c'est ce qui sauve) qu'ils soient doux (« le sentiment d'avoir retrouvé un petit frère me remplissait d'une étrange douceur »). Josph et Elikia peuvent s'aider (« Je l'ai pris sur mon dos »), ils partagent **la même condition**.

## ETRE ENFANT / ETRE ADULTE

Le drame des enfants soldats, c'est avant tout que ce sont des enfants : et que l'enfant, c'est (étymologiquement) celui qui *ne parle pas*, celui qui s'en remet à l'adulte (qui sait, et qui peut donc parler). L'enfant obéit à l'adulte (« quand tu es un enfant tu fais ce qu'on te dit »), mais qu'advient-il si l'adulte ne sait plus distinguer le Bien du Mal ? Les adultes fixent les **valeurs**, mais savent-ils toujours ce qu'ils font ? Une enfance piétinée, c'est l'humanité salie.

« Ils doivent savoir » dit Elikia, « quand ils vont savoir ils vont arrêter tout ça » : « ils » c'est ici « les adultes », c'est-à-dire ceux qui sont devenus vraiment et pleinement « hommes », qui ont acquis le sens moral, peuvent être des références, et guider les enfants. Ceux qui savent qu' « une enfant qui obéit aux adultes ne peut pas être coupable », qui savent qu'un enfant est *par définition innocent*, et qu'il leur revient de le protéger.

## BIEN ET MAL, INNOCENCE ET CULPABILITE :

Mais ici **les valeurs sont brouillées**. Si « celui qui a une arme a toujours raison » et peut tuer « pour un oui, pour un non », alors il semble qu'en effet « il n'y a pas de bons il n'y a que des méchants ». **Bien** et **Mal** ne sont plus des repères mais **s'entremêlent** dangereusement, la frontière n'est plus si nette : comment alors traiter les enfants soldats, « comme des victimes ou des bourreaux ? »

## LA CONSCIENCE (MORALE)

Quelle image de soi, quelle conscience de soi, lorsqu'on est « une fille qui a volé, qui a tué » ? La peur du **miroir** dit l'impossible **regard sur soi**. Seule la bienveillance de l'autre pourra permettre sinon de se réconcilier avec soi-même, du moins de s'accepter : « tu es très belle... Regarde... », dit Joseph à Elikia. Et elle accepte alors de se regarder. Et de se voir telle qu'elle est : comme une enfant qu'on a maltraitée, qu'on a poussé vers le pire, mais dont la conscience morale n'a pourtant pas été totalement détruite (elle est celle qui pour finir « [n'a] pas pu » tuer pour avoir du riz). Car la conscience morale « ne meurt pas nécessairement quand [on passe] du côté des rebelles ».